

ARNAUD DEVILLARD

DIRE STRAITS
L'AMÉRIQUE FANTASMÉE

LE MOT ET LE RESTE
2015

PRÉLUDE ON THE NIGHT

Lyon, Halle Tony Garnier, 20 avril 1992

Drôle de rideau de scène. Trois triangles de toile bleu marine impeccablement tendus se chevauchent légèrement les uns les autres, un logo Philips projeté sur celui du milieu. Difficile de comprendre comment tout cela est censé s'ouvrir au moment où démarrera le concert. Nous sommes en 1992. Avant Internet, avant les smartphones – encore l'époque où des vendeurs ambulants circulent dans le public avec des seaux remplis de briquets pour qui aurait envie de brandir une flamme pendant les chansons. Dans une petite quinzaine d'années, plus personne, dans cette foule amassée sur le sol bitumé de la fosse et dans les gradins, déjà surplombée par la nappe de fumée bleue de cigarettes encore autorisées dans les salles de concert, ne se posera de questions. Tout le monde aura visionné des vidéos sur YouTube prises par des spectateurs lors de dates précédentes ou partagé et commenté des photos avec des « amis » Facebook. Pour l'heure, on se contente des quelques échos que l'on a eus. Le groupe est sur les routes depuis huit mois. On connaît forcément quelqu'un qui connaît quelqu'un qui connaît quelqu'un qui y était on ne sait plus quand. On a lu des choses dans les magazines, on a vu des reportages à la télévision. Quand bien même, cela reste flou, cette histoire de rideaux triangulaires.

C'est Was (Not Was) qui a assuré la première partie, alors que la lumière du couchant passant à travers les verrières diffusait à l'intérieur de ce bâtiment monumental, anciens abattoirs des années 1930 classés aux Monuments Historiques, un halo orangé ridiculisant les modestes spots braqués sur les musiciens. Pas évident, de toute façon, de chauffer une salle quand le groupe que tout le monde

attend s'est dissous avant, contre toute attente, de publier un nouvel album et de se lancer dans une tournée mondiale.

Il fait noir maintenant. L'obsédant logo Philips semble vibrer sur la toile, sa lumière blanche briller de plus en plus intensément comme pour attiser l'attente. La foule compacte n'est plus qu'une masse sombre calée sur des starting-blocks, quand les quelques milliers de spectateurs entassés sur les gradins disparaissent derrière le nuage de fumée.

Alors, une pulsation. Là, derrière les rideaux, des percussions mettent en place un rythme de machine. D'abord léger, si léger que l'on n'y a pas tout de suite prêté attention. Il gonfle et enfle, comme un train surgi du lointain. Il emplit l'espace et arrache des cris à un public aux nerfs à vif, frustré par ces maudites toiles dont on craint qu'elles ne disparaissent jamais.

D'un coup, la salle explose.

Au moment précis où a tonné l'orchestre entier, puissant, assourdissant, dominé par cette note de guitare par laquelle dix mille personnes ont aussitôt reconnu la chanson, les rideaux ont disparu. Tels des élastiques qui lâchent et se perdent dans l'espace. Les musiciens sont là, figés en pleine lumière comme s'ils y avaient toujours été, sur une scène à trois niveaux, faisant caracoler dans la nuit lyonnaise cet étrange morceau qui a signé leur retour sous la forme d'un single paru en août 1991, avant le début de la tournée et, selon les pays, le jour anniversaire de son auteur (12 août) ou celui de la mort d'Elvis Presley (16 août). « Calling Elvis ».

Dire Straits n'avait pas totalement disparu de la circulation. Après la tournée *Brothers In Arms*, qui s'acheva à Sydney en avril 1986 au bout de deux ans, il y eut encore quelques apparitions – le groupe pas toujours au complet –, une compilation au succès invraisemblable, une chanson inédite présentée sur scène à Knebworth en 1990. Sinon, oui, officiellement, le groupe a été dissous en septembre 1988. On ne sait pas trop ce qui a suscité cette reformation et ce nouvel album,

On Every Street. La nostalgie ? Une inspiration régénérée ? L'argent ? La crainte du leader de Dire Straits de ne pas pouvoir capitaliser sur son seul nom pour continuer en solo ?

Ils sont neuf sur scène. De la dernière mouture du groupe ne subsistent que cinq musiciens, dont seulement deux issus de la formation originale de 1977. Mais soyons honnêtes, il y a bien longtemps que Dire Straits se résume à Mark Knopfler, son chanteur, auteur-compositeur unique, arrangeur, guitariste soliste et producteur. C'est lui et ses phrasés inimitables que la plupart sont venus voir et écouter ce soir. En jean délavé, santiags, chemise écrue et inénarrable serretête autour du crâne ressorti de sa panoplie des années quatre-vingt, il transperce « Calling Elvis » de traits fluides et chauds, en ponctuation d'un texte-hommage au King plus marmonné que chanté. Le son de guitare s'est épaissi, plus saturé, flirtant avec le larsen. Terminé l'écho sec et claquant des Stratocaster – Fender, Schecter ou Fernandes –, ces guitares électriques si emblématiques du groupe que le guitariste Hal Lindes, membre de Dire Straits entre 1980 et 1984, estimait que le fait d'en utiliser une lui-même l'avait aidé à être embauché ! Désormais, depuis le concert pour la fondation du Prince Charles en juin 1988 au Royal Albert Hall, l'instrument de prédilection de Mark Knopfler est une splendide Pensa-Suhr à corps d'acajou et table en érable, fabriquée sur mesure par un luthier new-yorkais. Pourtant, impossible de se tromper. Les yeux fermés, on reconnaîtrait ce toucher si caractéristique, ces attaques en forme de hoquet et de bégaiement que l'instrumentiste tire d'un jeu de main droite aux doigts nus, sans médiator ni onglet. Annulaire et auriculaire appuyés sur la table pour stabiliser la main ; pouce, index et majeur pinçant les cordes. Qu'elle en fascine des amateurs de guitare, cette technique que l'on associe au fingerpicking de Nashville ! Combien de pages les magazines spécialisés ont-ils noircies pour la décortiquer ? Combien d'interviews le guitariste a-t-il donnés pour expliquer ses « trucs » ?

Comprend qui peut. En attendant, ces mêmes doigts viennent d'exécuter le fulgurant solo qui perfore « Calling Elvis » comme on ouvre un gouffre, le reste du groupe à l'arrêt. La suite n'est pas

sur le disque. Car Knopfler en rajoute, invite la pedal steel guitar de Paul Franklin à le suivre. Perché sur les hauteurs de la scène, Chris Whitten, remplaçant de Terry Williams, martèle ses peaux en duo avec le percussionniste Danny Cummings dans ce qui s'apparente à une véritable furie. Mark Knopfler reprend ses droits, Paul Franklin réinterprète les phrases, Phil Palmer, le deuxième guitariste, livre sa version. Ses dernières notes noyées dans les clameurs du public, le premier morceau de ce concert de Dire Straits aura duré dix minutes, joué comme pour un final. Tout le problème va être d'enchaîner.

Un faux problème. « Walk Of Life », le tube rockabilly au thème d'orgue, est largement de taille à maintenir l'excitation. Knopfler a sorti l'inévitable Schecter Telecaster rouge, celle du vidéoclip sacrément stupide de 1985 consistant en un montage de séquences de sport. La fosse est traversée de mouvements de foule, une spectatrice prise de malaise est évacuée à l'intérieur des barrières de sécurité qui cernent la régie son, le chanteur laisse tourner le groupe derrière lui pour s'avancer en bord de scène et tenter de calmer les premiers rangs. « *Take it easy, take it easy...* » Le titre a ses détracteurs. Trop simpliste, l'orgue trop insupportable. Sauf qu'il y a cette fois Paul Franklin. La pedal steel guitar est le grand ajout au son de Dire Straits, Mark Knopfler ayant apparemment décidé de mieux assumer ses amours country & western. Ce qui permet au passage de compenser la présence des synthétiseurs, devenus franchement envahissants au fil des années. Le solo de Paul Franklin hisse « Walk Of Life » à un niveau dont on n'aurait jamais soupçonné cette chanson capable.

Les structures de la Halle Tony Garnier se remettent à trembler quand retentit le gros riff saturé de « Heavy Fuel ». Chanson balourde qui ne fonctionne pas plus sur scène que sur *On Every Street*. Un déluge de guitares impersonnelles pour conclure, avant qu'un calme relatif ne reprenne possession des lieux. Des nappes de claviers. L'entrée du saxophoniste Chris White sur une introduction, composée spécialement pour les concerts, que les fans connaissent bien et qui annonce d'immortels arpèges de National Style O, cette

guitare métallique de 1937 qui orne la pochette de *Brothers In Arms* et a l'honneur de figurer sur les billets de ce *On Every Street* Tour. C'est l'heure de sortir les briquets, Dire Straits livre l'un de ses grands thèmes, « Romeo And Juliet ». La lumière des projecteurs sur l'acier de l'instrument fait gicler d'élégants éclats de couleurs. L'éclairage tamisé est d'ailleurs une belle réussite, un agencement de tons pastel créant des climats feutrés comme une lumière du soir sous les tropiques. Sur disque (*Making Movies*, 1980) comme en concert, le groupe n'a jamais vraiment su comment finir cette ballade. Une envolée de saxophone un peu mièvre emplit donc l'espace. Et c'est « The Bug ». Issu de *On Every Street*, ce titre n'aurait pas déparé sur un disque de Merle Haggard... si encore il était débarrassé des lourdeurs d'orchestration devenues la norme chez Dire Straits.

Le guitariste-chanteur abandonne une deuxième fois l'électricité pour un duo guitare acoustique-piano avec le claviériste Alan Clark. « Private Investigations » et ses évocations à la Dashiell Hammett. Mais c'est le fameux développement instrumental que l'on guette, né sur scène il y a très longtemps comme une *coda* de « News ». Combien de pulsations de basse de John Illsley avant la rafale de guitare électrique ? Cinquante-six comme sur *Alchemy* ? Soixante-dix comme à la Wembley Arena en 1985 ? En vérité, on s'en moque un peu. Trop éculée, la dramaturgie du titre ne fonctionne plus qu'à moitié. On aurait pu passer directement à la suite.

La suite ? Elle tarde, tout à coup. L'obscurité se prolonge anormalement sur scène. Les projecteurs se rallument, on comprend : Chris Whitten est installé derrière une batterie tout en bas, derrière Knopfler, Illsley et Palmer. Un, deux... Coup de caisse claire, accord de *ré* mineur. La salle exulte. « Sultans Of Swing », le single qui a révélé Dire Straits quinze ans auparavant. Le seul titre qu'ils ne pourraient pas se permettre de ne pas interpréter sur scène sans se faire crucifier... Mais il y a autre chose. Dire Straits l'exécute à quatre comme à l'origine, comme sur le premier album, comme dans les pubs londoniens des années punk et new wave d'où cette formation britannique aux inspirations américaines a émergé en toute incongruité. Comme personne, dans cette salle, ne les a sans

doute jamais vus la jouer. Clin d'œil ? Nostalgie d'un temps où tout était plus simple ? Regret d'une fraîcheur musicale perdue ? On se prend à espérer qu'ils ne flanchent pas, qu'ils aillent au bout du parti pris. Devinez quoi ? Ce ne sera pas le cas. On le comprend quand stoppe le solo virevoltant et qu'entre le piano sur ce segment central planant apparut lors des concerts des années quatre-vingt. L'effervescence reprend peu à peu, au fil des improvisations de guitare. Et les couches s'empilent. Orgue, synthétiseurs, pedal steel, jusqu'à ce saxophone qui a toujours été malvenu sur « Sultans Of Swing » et pollue le final. Malgré les intentions initiales, la surenchère a gagné. D'une certaine manière, Mark Knopfler n'y peut plus grand-chose. Il n'est plus le maître à bord. Le maître, c'est Dire Straits. La machine Dire Straits. Le monstre Dire Straits, qu'il a créé et qui lui a échappé. Knopfler n'a jamais caché combien la tournée *Brothers In Arms* l'avait écœuré, dégoûté des foules en délire, de la surexposition et de sa propre musique. On l'a vu revenir à ses rêves de country music, un disque en duo avec Chet Atkins, un autre avec les Notting Hillbillies, une formation de vieux potes de Leeds dont le titre de l'album avait le mérite d'être clair : *Missing... Presumed Having A Good Time. Perdu de vue... on suppose qu'il est en train s'éclater*. Sous-entendu : ce n'était plus le cas avec Dire Straits.

Le guitariste n'a-t-il pas présumé de ses forces et de sa patience en se lançant dans ce nouveau parcours mondial ? À bien l'observer, il paraît déjà las, immobile au centre de la scène. L'enthousiasme juvénile de « Two Young Lovers » ne parvient pas à gommer cette impression ; « Your Latest Trick » et son thème de saxophone un peu ringard ennuient tout le monde, et lui le premier ne peut-on s'empêcher de penser en le voyant gratter mollement une magnifique Gibson Super 400. Sur « Telegraph Road », on le surprend à contrôler lui-même les reflets de l'éclairage sur le métal de sa National, visage soudain ravi de celui qui vient enfin de trouver de quoi s'occuper. « On Every Street » pourrait être un dur moment à passer. Piano scolaire, chant grommelant, ponctuation de saxophone soprano, guitare minimale. Sagement, on attend les arpèges de Stratocaster qui amorcent le crescendo final, procurant cette sensation de boucler sa ceinture pour le décollage. C'est un peu

cela, écouter Dire Straits en 1992 : se caler dans un fauteuil et se laisser porter.

Noir. Fausse fin de concert.

Quand il revient, Mark Knopfler est en débardeur, Pensa-Suhr en main et déferlante de notes en distorsion sous les doigts. On a deviné « Money For Nothing », quand il s'interrompt. Bras croisés, signe de dénégation de la tête, moue boudeuse. Les autres feignent de l'inciter à continuer. Illsley, Palmer, Whitten, Cummings, ils prennent le public à témoin, sourires en coin, « Voyez comme il est, le vieux bougon ? On ne pourra rien en tirer, désolé ». Allez, c'est bon. L'homme au serre-tête se détend, se positionne et envoie la sauce. Tout Knopfler dans l'un des riffs les plus célèbres de l'histoire de la guitare électrique. Alors qu'à l'origine, il cherchait simplement à imiter ZZ Top ! Un immense tube, aussi, accompagné de quelques malentendus, en rotation jusqu'à la nausée sur MTV dont il est question dans les paroles. MTV qui a causé tant de mal au rock. MTV qui a tout pour déplaire à un émule de J.J. Cale comme Knopfler. MTV qui a fait de « Money For Nothing » son hymne officieux. Sans parler de cette polémique sur le terme *faggot* (tantouze) qui amène désormais le chanteur à le remplacer par *mother* (pour *mother-fucker*). Et s'il y avait du vrai dans le petit sketch, tout à l'heure avant la chanson ? Et si Knopfler en avait vraiment marre ? Dans ces conditions, pas sûr qu'il tienne jusqu'à la fin de la tournée...

« Brothers In Arms » et cette guitare qui tire des larmes empêchent de réfléchir plus avant. Dire Straits n'est jamais parvenu à saccager cette chanson tant le jeu de Knopfler occulte tout, doublé ici d'une déchirante partie de pedal steel. Quand les musiciens reviennent au gros son sans nuance de « Solid Rock », on sait que la fin est proche. Ce titre boucle les concerts depuis plus de dix ans. Plutôt ironique quand on connaît les paroles, écrites lors de l'infamale tournée de 1979. L'auteur y exprime sa lassitude des fausses valeurs du star system, de la vie trépidante et irréaliste qui est la sienne – celle-là même qu'il a voulu fuir au point d'avoir tenté de saborder son groupe. Sur scène, « Solid Rock » n'est qu'un prétexte à volume

assourdissant et concours de soli, et Phil Palmer termine en tapping façon Eddie Van Halen. Passe l'orage et les musiciens s'alignent face au public pour saluer. Tous ne quittent néanmoins pas la scène. Une dernière en guise de conclusion définitive, la même qu'en 1985-86, la même qu'en 1982-83. Le thème composé pour le film *Local Hero* mais dans sa version intimiste et mélancolique – le « Wild Theme ». Perles de Stratocaster sur nappes de piano et de synthétiseurs. Un final en suspens du meilleur effet.

Cette fois, Dire Straits est bien parti. Ils sont encore à Lyon demain. Puis Paris, Barcelone, Madrid, Nîmes, Nantes, Bruxelles... Jusqu'au prochain disque, la prochaine tournée ? L'histoire a montré que non. Né dans les années punk, Dire Straits a ressurgi et s'est éteint dans les années grunge. Quinze années au cours desquelles la musique du groupe a beaucoup évolué – en même temps que son personnel. D'un country rock minimaliste teinté de blues, J.J. Cale, Bob Dylan, Chet Atkins et l'*Americana* en général pour références, Dire Straits a muté peu à peu pour devenir l'incarnation d'un certain rock années quatre-vingt facilement moqué. Des disques que l'on écoute dans les magasins de hi-fi pour tester le matériel ou que l'on glisse dans le lecteur CD du coupé décapotable tandis que l'on file sur l'autoroute la nuit, comme dans un épisode de *Deux Flics à Miami* qui utilisa un jour « Brothers In Arms ». Il serait temps de regarder de près comment on en est arrivé là.